

## **Horace (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.), *Odes*, III, 27, traduction de Leconte de Lisle (1911).**

Ainsi, quand Europé confia son flanc neigeux au taureau rusé, l'audacieuse pâlit, voyant la mer pleine de monstres et ses abîmes. Récemment occupée de fleurs dans les prairies, et de tresser des couronnes dues aux Nymphes, elle ne vit plus rien, à la morne clarté de la nuit, que les ondes et les astres. Dès qu'elle eut atteint la puissante Crète aux cent villes : « Ô Père, dit-elle, ô nom oublié de ta fille, ô piété vaincue par mon égarement ! D'où suis-je venue ici ? Une seule mort est trop douce pour la faute des vierges. Suis-je éveillée, pleurant une action honteuse, ou, innocente, suis-je le jouet d'une vaine image, qu'un songe m'envoie par la porte d'ivoire ? Valait-il mieux traverser ces flots immenses que de cueillir les fleurs nouvelles ? Si maintenant ce taureau infâme était abandonné à ma colère, je voudrais le déchirer avec le fer et briser les cornes du monstre tant aimé ! J'ai quitté sans pudeur les Pénates paternels, et sans pudeur je retarde ma mort. Oh ! si quelqu'un des Dieux m'entend, puissé-je errer nue au milieu des lions ! Avant qu'une honteuse maigreur ait flétri mes joues brillantes et que cette tendre proie soit desséchée, belle encore, je voudrais repaître les tigres. Misérable Europé ! ton père absent te crie : Que tardes-tu de mourir ? Tu peux, à l'aide de cette ceinture qui t'a heureusement suivie, serrer ton cou suspendu à ce frêne ; Ou, si ces rochers et ces écueils aigus te plaisent pour mourir, allons ! livre-toi à la tempête rapide, à moins que tu n'aimes mieux accomplir un travail servile. Et, bien que d'un sang royal, être livrée à une maîtresse barbare, comme une concubine ». Tandis qu'elle gémissait ainsi, Vénus souriante et perfide était près d'elle, et son fils, l'arc détendu. Bientôt, s'étant assez jouée : « Abstiens-toi », dit-elle, « de la colère et des amers reproches, quand ce taureau odieux t'abandonnera ses cornes pour que tu les brises. Tu ne sais pas que tu es l'épouse du victorieux Jupiter. Cesse tes sanglots, apprend à bien porter ta haute fortune. Une part du monde prendra ton nom ».

## **Moschus, *Idylles*, II, traduction de J.-F. Grégoire et F.-Z. Collombet (1838).**

Un jour Cypris envoya un songe flatteur à Europe ; c'était la troisième partie de la nuit, aux approches de l'aurore, quand un sommeil plus doux que le miel s'appesantit sur tes paupières, délasse les membres fatigués, enchaîne les yeux par un doux lien et que la foule des songes véridiques vient repaître l'esprit. Alors Europe, fille de Phénix et vierge encore, dormait dans la partie la plus élevée du palais. Elle crut voir en songe deux parties du monde se combattre à son sujet : c'était l'Asie et la terre située vis-à-vis. Elles avaient la forme de la femme ; l'une paraissait étrangère, l'autre semblait être indigène et réclamait Europe comme sa fille, disant qu'elle l'avait enfantée, qu'elle l'avait élevée soigneusement. Celle-là entraînait avec ses bras vigoureux la jeune princesse, qui ne faisait aucune résistance ; elle disait que les destins et Jupiter *Ægiocbus* lui avaient promis Europe. La jeune vierge s'élance de sa couche superbe, toute tremblante de crainte et le cœur ému. Ce songe lui paraît véritable ; elle reste longtemps assise et en silence, car elle a encore ces deux femmes devant, les yeux. À la fin, elle élève la voix et dit : « Quel est celui des dieux qui m'a envoyé cette apparition ? Au milieu des douceurs du sommeil, quels songes viennent de troubler mes esprits ? Quelle est cette étrangère que j'ai vue pendant que je dormais ? Combien était vif l'amour que mon cœur a éprouvé pour elle ! avec quelle tendresse elle m'a accueillie ! avec quelle bienveillance elle me regardait comme sa propre fille ! Puissent les immortels me rendre ce songe favorable ! »

Après avoir ainsi parlé, elle se lève ; elle va chercher ses douces compagnes, jeunes comme elle, chères à son cœur et de noble origine ; ses compagnes, qui partageaient constamment ses jeux, soit qu'elle formât des danses légères, soit qu'elle baignât son beau corps dans les eaux de l'Anaurus, soit qu'au milieu des prés elle cueillit des lis odorants. Soudain elles apparaissent à sa voix, chacune tient en sa main une corbeille pour y déposer des fleurs ; elles vont dans les prés, sur les bords de la mer, ou elles se réunissent d'ordinaire, invitées par la beauté des roses et par le bruit des flots. Quant à Europe, elle portait une corbeille d'or, admirable et merveilleux ouvrage de Vulcain : ce dieu en avait fait présent à Lybie lorsqu'elle partagea la couche de Neptune. Lybie la céda ensuite à la belle Théléphaersa, qui était issue de son sang. Théléphaersa légua ce don précieux à la jeune Europe sa fille. Travaillé avec un art infini, l'or présentait plusieurs objets brillants. Io, fille d'Inachus, y était gravée sous la forme d'une génisse et ne conservait plus rien des traits de la femme. D'un pied rapide elle fendait les ondes salées et paraissait nager, les flots de la mer étaient d'un sombre azur. Deux hommes étaient là sur la rive escarpée et contemplaient cette génisse traversant les flots. Là aussi était Jupiter, qui de sa main divine la caressait doucement et la transformait en femme sur le rivage du Nil aux sept bouches. Les eaux du fleuve étaient figurées en argent, la génisse en airain et Jupiter en or. Le dehors de la corbeille présentait Mercure ; près de lui était étendu Argus aux yeux toujours ouverts : de son sang pourpré naissait un oiseau tout glorieux de ses couleurs variées et brillantes ; les plumes de sa queue, pompeusement déployées, ressemblaient aux voiles d'un vaisseau léger et couvraient le bord extérieur de la riche corbeille donnée à Europe.

Dès que les jeunes suivantes furent arrivées dans les prairies émaillées, elles se mirent à folâtrer chacune avec les fleurs qui lui plaisaient le plus. Celle-ci cueille le narcisse odorant, celle-là l'hyacinthe, l'autre la violette, une autre le serpolet, et la terre est jonchée des dépouilles éclatantes des prairies. Plusieurs se livrent de doux combats pour couper la chevelure parfumée du souci doré. Europe, environnée de ses compagnes, cueillait la rose vermeille et semblait Vénus au milieu des Grâces. Elle ne devait pas toutefois s'amuser longtemps encore à cueillir des fleurs ni conserver intacte la ceinture virginale, car à peine Jupiter l'eut-il aperçue que son cœur fut soudain blessé et vaincu par les traits rapides de Vénus, qui seule peut dompter le maître des dieux lui-même. Et en effet, voulant éviter la colère de la jalouse Junon et surprendre le jeune cœur de la belle Europe, il voila le dieu, changea de forme et se transforma en taureau. Il n'était point semblable au taureau que l'on nourrit dans les étables, ou qui trace un sillon en traînant la charrue recourbée, ou qui paît dans les prairies, ou qui, sous le joug, trame péniblement un lourd chariot : tout son corps était d'un jaune rembruni, un cercle argenté brillait au milieu de son front ; ses yeux, d'un bleu naissant, étincelaient de désir ; deux cornes également recourbées s'élevaient sur sa tête et formaient un croissant pareil à celui de la lune. Ainsi transformé, Jupiter se rendit dans la prairie, et sa présence n'effraya pas les vierges timides ; toutes voulaient s'approcher et toucher cet aimable taureau ; la divine odeur qu'il exhalait au loin surpassait même les plus doux parfums de la prairie. Il s'arrête devant la chaste Europe, lui lèche le cou et lui prodigue ses caresses. Elle de son côté le flattait, puis avec ses mains délicates essuyait l'écume de son mufle et lui donnait quelques baisers. Il mugit alors doucement : vous eussiez cru entendre les sons harmonieux d'une flûte mygdonienne ; fléchissant ensuite les genoux devant Europe, il la regardait en repliant sa tête et lui offrait son large dos. La princesse dit à ses jeunes compagnes, dont les cheveux flottaient en longues tresses : « Approchez, mes chères compagnes, asseyons-nous et folâtrons sur ce taureau, car ainsi couché il nous recevra toutes ensemble comme un navire. Il est d'un aspect doux et agréable, et ne ressemble en rien aux autres taureaux ; il est animé, aussi bien que

l'homme, d'un esprit raisonnable, il ne lui manque que la parole. » À ces mots, elle s'assied sur lui en riant. Ses compagnes se disposaient à l'imiter ; mais le taureau s'élança, emporta l'objet de ses désirs et arriva bientôt vers la mer. Europe se tournant vers ses chères compagnes, les appelle et leur tend les bras, mais elles ne peuvent l'atteindre. Lui, il se précipite dans la mer, s'éloigne avec la rapidité d'un dauphin et marche d'un pied sec sur les vastes flots. À son approche la mer devient calme, et tout autour les baleines bondissent devant le maître des dieux. Le dauphin, joyeux, plonge dans les profondeurs des vagues ; toutes les Néréides sortent de leurs grottes, et assises sur le dos des monstres marins, elles défilent en ordre. Neptune lui-même si bruyant sur les mers, aplanit les flots et guide son frère dans sa course à travers les plaines de l'Océan. Autour de lui se rassemblent les Tritons, habitants des vastes abîmes, qui, avec leurs conques recourbées, font au loin retentir le chant nuptial. Europe, assise sur le divin taureau, se tient d'une main à l'une de ses cornes majestueuses, de l'autre abaisse les plis ondoyants de sa robe de pourpre, en sorte que l'extrémité en est mouillée par l'onde blanchissante. Son large voile, enflé par les vents, se gonfle sur ses épaules comme une voile de navire et soulève doucement la jeune vierge. Elle était éloignée déjà des bords de la patrie ; les rivages battus des flots, les hautes montagnes eurent bientôt entièrement disparu ; elle ne découvrait en haut que l'immensité des cieux, en bas que l'immensité des mers ; promenant alors ses regards à l'entour, elle laisse échapper ces mots : « Où me portes-tu, divin taureau ? qui es-tu ? comment peux-tu fendre les flots avec tes pieds pesants et ne pas craindre la mer ? Les navires voguent légèrement sur l'onde ; mais les taureaux craignent de s'exposer sur la plaine liquide. Quelle douce boisson, quelle nourriture peux-tu trouver ici ? serais-tu quelque divinité ? Mais alors pourquoi fais-tu des choses messéantes à un dieu ? Les dauphins ne marchent pas sur la terre, ni les taureaux sur les ondes ; toi, tu cours également sur la terre et sur les flots ; tes pieds te servent de rames. Peut-être si tu t'élevais dans l'air azuré, planerais-tu comme un oiseau léger ? Hélas ! infortunée que je suis ! j'ai abandonné le palais de mon père, j'ai suivi ce taureau, et par une étrange navigation, j'erre seule à travers les ondes. Mais, ô Neptune ! toi qui règnes sur les flots blanchissants, deviens-moi favorable ; j'espère connaître enfin celui qui dirige ma course, car ce n'est point sans le secours d'une divinité que je traverse ainsi ces routes humides. »

Elle dit. Le taureau majestueux lui répond en ces termes : « Courage, jeune vierge, ne redoute pas les flots de la mer. Je suis Jupiter lui-même, bien que je semble être un taureau ; je puis prendre toutes les formes que je veux : l'amour dont je brûle pour toi m'a seul engagé à parcourir une aussi vaste étendue de mer sous une telle apparence. Crète bientôt va t'accueillir, elle qui éleva mon enfance ; nous y célébrerons ton hyménée : tu auras de moi des fils fameux qui tous régneront sur les peuples. »

Il achève, et tout se fait ainsi qu'il a dit. L'île de Crète apparaît déjà, et Jupiter a repris sa forme première ; il délie la ceinture de la chaste Europe, et les Heures préparent son lit nuptial. La jeune vierge, devenue épouse de Jupiter, lui donna des enfants et connut la maternité.